

## 2013-77. In memoriam : Charles-Melchior Artus, marquis de Bonchamps.

Author : Riposte Catholique

Categories : [leblogdumesnil](#)

Date : 17 octobre 2013

**1793 – 18 octobre – 2013**  
**Deux-cent-vingtième anniversaire de la mort de Bonchamps.**

*« J'ai servi mon Dieu, mon Roi, ma Patrie. J'ai su pardonner. »*

**Charles-Melchior Artus, marquis de Bonchamps**, est né le 10 Mai 1760 au château du Crucifix (aujourd'hui détruit, seul un calvaire en marque le lieu), à Juvardeil, paroisse angevine de la partie orientale du Segréen, sur la rive droite de la Sarthe.

A l'âge de 16 ans, il s'engage dans le régiment d'Aquitaine : à 22 ans (1782), il est lieutenant et combat en Inde contre les Anglais, dans le régiment du Bailli de Suffren ; à 27 ans (1787), il est capitaine de grenadiers.

En 1789, il épouse Marie Renée Marguerite de Scépeaux. Comme il est en désaccord avec les idées de la révolution, il se retire des cadres de l'armée et, avec sa jeune épouse, vient s'installer dans les Mauges, en son **château de la Baronnière**, sur la paroisse de La Chapelle-

Saint-Florent, au sud du Marillais, à une lieue environ de **Saint-Florent-le-Vieil**.

Néanmoins, un peu plus tard il reprend du service et, le 10 Août 1792, il participe à la défense des Tuileries (cf. > [www](#)) : à cette occasion, il sauve la vie de **Henri de La Rochejaquelein**.

*Armoiries de la famille Artus de Bonchamps :  
De gueules à deux triangles vidés d'or entrelacés en forme d'étoile*

Au lendemain de l'insurrection qui éclate à **Saint-Florent-le-Vieil** le 12 mars 1793, lorsque les paysans décident de se choisir un chef, ils viennent – comme tout naturellement – chercher **Bonchamps** : dans un premier temps celui-ci refuse, car il ne croit pas aux chances de ce soulèvement ; puis il prend la tête de ces hommes dont il fera les meilleurs soldats de l'insurrection, surnommés « les Bonchamps ».

Avec eux, le 3 mai, il s'empare de Bressuire et se dirige ensuite – avec **La Rochejaquelein** - vers Thouars, qu'ils emportent le 5 : ils gracie les prisonniers et libèrent également le général républicain Quétineau, auquel ils proposent de rester avec eux en tant que prisonnier sur parole ; Quétineau refuse, ne voulant pas passer pour traître, ce qui ne l'empêchera pas d'être jugé, condamné à mort et exécuté par les siens.

Le 25 mai, **Bonchamps** et ses hommes partent à l'assaut de Fontenay tenue par 4.000 bleus. **Bonchamps** est blessé par un hussard à qui il vient de faire grâce : malgré les exemples de leur chef, ses soldats, furieux, massacreront une soixantaine de bleus pour ne pas laisser échapper le coupable ! Fontenay est prise, mais **Bonchamps** doit aller se reposer au château de Laubedière, à La Gaubretière.

Le 12 juin 1793, il est présent à Saumur où, avec les autres chefs vendéens, il élit Jacques Cathelineau (cf. > [www](#)) comme premier généralissime de la grande **Armée Catholique et Royale**.

Devant le Conseil, il ne cessera de défendre son plan qui consiste à traverser la Loire pour soulever l'Anjou, la Bretagne et la Normandie. Cependant, c'est le plan de **Cathelineau** qui est retenu : s'emparer de Nantes.

A la tête de 7.000 hommes, **Bonchamps** s'empare de Varades, d'Ancenis et de Oudon avant d'attaquer Nantes, le 29 Juin, par la route d'Angers, dans le faubourg de Saint Donatien.

Malgré de lourdes pertes, l'armée avance jusqu'à la cathédrale Saint Pierre, au cœur de la ville. Toutefois, n'ayant aucune nouvelle des troupes de **Charette** ni de celles de **Cathelineau**, il recule vers Ancenis : en fait, **Cathelineau** a été mortellement blessé, et l'**Armée Catholique et Royale** doit se replier.

Blessé à Châtillon, le 5 juillet, lors de la victoire sur les troupes commandées par Westermann, **Bonchamps** est transporté au château de Jallais : il ne peut participer au conseil qui, le 19 juillet, élit **Maurice de Gigost d'Elbée** (cf. > [www](#)) comme nouveau généralissime ; **Cathelineau** en effet a rendu son âme à Dieu le 14 juillet.

Sans illusion, **d'Elbée** confie à Poirier de Beauvais : « *Je ne suis pas à ma place ; il est un autre homme qu'on aurait dû faire généralissime et toutes nos affaires eussent prospéré !... Il faut être obéi, et je ne le suis pas. C'est là, n'en doutez pas, le vrai motif pour lequel on n'a pas nommé Monsieur de Bonchamps. On est convaincu qu'il est plus militaire que je ne le suis, mais aussi qu'il a plus de fermeté, et qu'avec moi l'on fera ce que l'on voudra, parce qu'on suppose que je n'irai point sévir contre des gens qui marquent par leur naissance, leurs propriétés et leur influence. Oui, si Monsieur de Bonchamps était à ma place tout irait bien ; dans ce cas, je me ferais honneur d'être son aide de camp* ».

**Bonchamps**, le bras en écharpe, se rend le 17 septembre à Cholet, où les chefs vendéens sont rassemblés. Ils décident d'anéantir l'armée de Mayence de Kléber, à Torfou : **Charette** et **Lescure** doivent attaquer d'un côté, pendant que **d'Elbée** et **Bonchamps** prennent l'autre flanc.

**Bonchamps** attaque trois fois de suite les troupes de Kléber, mais la diversion de **Charette** et **Lescure** n'a pas lieu, et il est repoussé trois fois, sans toutefois être mis en déroute. Les généraux vendéens ont tout de même l'avantage mais ils attendaient un succès plus complet.

**D'Elbée** et **Bonchamps** viennent ensuite attaquer Westermann à Châtillon, le 10 octobre, pour lui barrer la route de Cholet. Les paysans vendéens ne peuvent lutter avantageusement dans la nuit : la petite ville dans laquelle s'entassent 30.000 royalistes tombe aux mains de 1.500 républicains.

Bleus et Blancs se retrouvent à **Cholet** le **17 Octobre 1793** : c'est l'une des plus grandes batailles de la guerre de Vendée. **La Rochejaquelein** conduit la droite de l'armée vendéenne, **Stofflet** et **Marigny** arrivent à gauche, **d'Elbée** et **Bonchamps** attaquent au centre.

Craignant l'issue du combat, **Bonchamps** donne l'ordre à **Autichamps** et à **Talmond** de prendre Varades, en vue de permettre à l'**Armée Catholique et Royale** de traverser la Loire, en cas de déroute.

La division de **La Rochejaquelein** fonce en tête et s'empare de la forêt de Cholet. **D'Elbée** et **Bonchamps** attaquent la brigade de Marceau : ils écrasent les premiers rangs, puis le combat se stabilise ; nul n'avance ni ne recule.

**La Rochejaquelein** commence à faiblir tandis que, à gauche, dans le bois Grolleau, **Stofflet** et **Marigny** n'arrivent pas à prendre le dessus. La bataille est indécise. Haxo harcelle la division de **La Rochejaquelein** qui finit par se disloquer. Et c'est le carnage !

L'armée républicaine poursuit les Royalistes épuisés. Le massacre ne s'arrête qu'à la nuit tombée. **Bonchamps** et **d'Elbée** ont été mortellement blessés.

**Bonchamps** est frappé au moment où il prend connaissance d'un message d'**Autichamp** et de **Talmond** qui annonce la prise de Varades.

La Vendée est en flammes ; une foule immense se rue vers la Loire... vers ce qu'elle pense être son salut.

Le passage du fleuve commence à l'aide d'une vingtaine de barques le **18 Octobre 1793**.

A **Saint-Florent-Le-Vieil**, sont détenus cinq mille prisonniers républicains dans l'abbatiale et dans le parc.

Que faut-il en faire ? L'avis général est de les fusiller ; toutefois, prisonniers depuis plusieurs mois, ils ne sont pas la cause des massacres actuels.

**Bonchamps** est mis au courant de la délibération du conseil de guerre, et il envoie demander la grâce des prisonniers.

Il n'est d'ailleurs pas le seul : **Lescure** agonisant ne veut pas non plus du massacre, et les habitants de Saint-Florent refusent que leur ville soit associée à cette tuerie. Les dernières volontés de **Bonchamps** seront déterminantes. Voici le récit qu'en a laissé son épouse :

*« Monsieur de Bonchamps, après sa blessure, a été transporté à Saint-Florent, où se trouvent 5 000 prisonniers renfermés dans l'église. La religion avait jusqu'alors préservé les Vendéens de représailles sanguinaires ; mais lorsqu'on leur annonça que mon infortuné mari était blessé mortellement, leur fureur égala leur désespoir ; ils jurèrent la mort des prisonniers.*

*Monsieur de Bonchamps avait été porté chez Monsieur Duval, dans le bas de la ville. Tous les officiers de son armée se rangèrent à genoux autour du matelas sur lequel il était étendu, attendant avec anxiété la décision du chirurgien. Mais la blessure ne laissait aucune espérance ; monsieur de Bonchamps le reconnut à la sombre tristesse qui régnait sur toutes les figures. Il chercha à calmer la douleur de ses officiers, demanda avec instance que ses derniers ordres fussent exécutés, et aussitôt il prescrivit que l'on donnât la vie aux prisonniers ; puis se tournant, vers d'Autichamp, il ajouta : « Mon ami, c'est sûrement le dernier ordre que je vous donnerai, laissez-moi l'assurance qu'il sera exécuté ».*

*En effet, cet ordre, donné sur son lit de mort, produisit tout l'effet qu'on en devait attendre ; à peine fut-il connu des soldats que de toutes parts ils s'écrièrent : « Grâce ! Grâce ! Bonchamps l'ordonne ! ». Et les prisonniers furent sauvés. »*

Au hameau de La Meilleraie, **Bonchamps** rendit son dernier soupir ce **18 octobre 1793** vers 23h : comme Notre-Seigneur Jésus-Christ il était âgé de trente-trois ans et demi et, comme Lui, il avait, en mourant, fait entendre des paroles de pardon et de miséricorde.

Au cours de la nuit, il fut enterré dans le cimetière de Varades, tout fut fait pour que sa sépulture demeure inconnue des républicains.

Certains récits prétendent que malgré ces précautions, les bleus le déterrèrent et envoyèrent sa tête à Paris. Cette version des faits n'est pas recevable, nous le verrons plus tard.

Le 19 Octobre 1793, Merlin de Thionville écrit au Comité de Salut Public : « *D'Elbée est blessé à mort. Bonchamps n'a plus que quelques heures à vivre. Ces lâches ennemis de la Nation ont, à ce qui se dit ici, épargné plus de quatre mille des nôtres qu'ils tenaient prisonniers. Le fait est vrai, car je le tiens de la bouche même de plusieurs d'entre eux. Quelques-uns se laissaient toucher par ce trait d'incroyable hypocrisie. Je les ai pérorés, et ils ont bientôt compris qu'ils ne devaient aucune reconnaissance aux Brigands... Des hommes libres acceptant la vie de la main des esclaves ! Ce n'est pas révolutionnaire... N'en parlez pas même à la Convention. Les Brigands n'ont pas le temps d'écrire ou de faire des journaux. Cela s'oubliera comme tant d'autres choses... ».*

Toutefois, beaucoup des prisonniers républicains de Saint-Florent qui eurent la vie sauve grâce au pardon de **Bonchamps** n'ont pas oublié. Pierre Haudaudine, révolutionnaire nantais qui était du nombre, recueille le 14 Octobre 1794 de nombreuses signatures de ses anciens compagnons : « *Nous soussignés, habitants de Nantes, déclarons et attestons sur l'honneur qu'ayant fait partie des prisonniers républicains qui se trouvèrent, le 18 Octobre 1793, entassés, au nombre de cinq mille cinq cents environ, à Saint-Florent-le-Vieil, où notre délivrance eut lieu le lendemain par l'armée républicaine, nous ne dûmes notre salut, à cette fatale époque, qu'au caractère noble et généreux de M. de Bonchamps, l'un des généraux de l'armée vendéenne, qui peu d'instant avant sa mort, parvint par ses exhortations, à contenir la fureur de ses troupes, et leur fit même la défense la plus vigoureuse d'attenter à la vie des prisonniers, dont le sacrifice paraissait résolu. »*

Madame de Bonchamps et sa fille, condamnées à mort par le tribunal militaire du Mans, furent sauvées par cette intervention du révolutionnaire nantais.

Parmi les soldats républicains sauvés par le pardon de Bonchamps à l'agonie, se trouvait aussi le père de **Pierre-Jean David**, plus connu sous le nom de **David d'Angers**.

A la Restauration, Madame de Bonchamps fit exhumer les restes de son époux : en 1817, la tombe du cimetière de Varades fut ouverte et la dépouille du général fut d'abord transférée dans une chapelle du cimetière de La Chapelle Saint-Florent. Mais, huit ans plus tard, le 18 juin 1825, un nouveau transfert, solennel, eut lieu, lorsque le magnifique mausolée ciselé par le talent et la reconnaissance de **Pierre-Jean David** fut achevé dans l'église abbatiale de **Saint-Florent-le-Vieil**.

La reconnaissance des ossements du général-marquis de **Bonchamps** mentionne alors la présence de son crâne, ce qui infirme donc la légende de la décapitation de sa dépouille et de l'envoi de sa tête à la Convention.

*« J'ai servi mon Dieu, mon Roi, ma Patrie. J'ai su pardonner »*. Le témoignage que s'est rendu à lui-même le héros mourant était juste, et il demeure pour chacun de nous un splendide exemple : servir les causes justes, jusqu'au don le plus total ; savoir se battre pour elle avec toute notre énergie ; mais ne jamais pour autant laisser de place à la haine et à la vengeance à l'intérieur de nos âmes.

